

Henri GRÉGOIRE

---

# Une source byzantine du second Faust

---

Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*

t. XXXVI, n° 2 (1930-1931)

---

IMPRIMERIE  
MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE (S. A.)  
34, rue Botanique  
BRUXELLES

---

1931

Bibliothèque Maison de l'Orient



135764

## UNE SOURCE BYZANTINE DU SECOND FAUST

---

Lorsqu'en 1800 Goethe écrivit les 200 premiers vers de l'épisode d'Hélène, il n'entrevoit encore que vaguement la forme du grand édifice poétique où ce morceau devait trouver sa place définitive. Ce fut d'abord sur le ton de la farce qu'il pensa traiter cet intermède. De la farce, ou tout au moins de la féerie. Dans les plus anciennes ébauches, Hélène se figure être arrivée à Sparte. Mais il se trouve que, par magie, Méphisto l'a transportée dans un château féodal des bords du Rhin.

*Erst gings nach Sparta; willig fandet Ihr Euch ein,  
Doch wars nicht Sparta: Euch und uns gefiels nur so.  
Jetzt sind wir in der ritterlichen Burg. (1).*

Mais Goethe (lettre à Schiller du 12 sept. 1800) était peu satisfait de cette « solution ». Puis la grande œuvre entra de nouveau en sommeil... Seize ans plus tard, l'esquisse destinée à *Dichtung und Wahrheit* nous donne déjà le plan détaillé du second Faust. De l'épisode d'Hélène, l'élément comique est presque entièrement éliminé. Mais c'est toujours dans le *Burg* rhénan que se rencontrent Hélène et Faust, celui-ci prenant subrepticement la place du seigneur de ces lieux, qui est à la Croisade.

De nouveau, les années passent. Goethe reprend son œuvre le 25 février 1825, la termine en juin 1826, et la publie au printemps de 1827 sous le titre « *Helena, classisch-romantische Phantasmagorie. Ein Zwischenspiel zum Faust* ». Au thème primitif, qui était celui d'un drame satirique, a succédé une action de tragédie, du moins de tragédie euripidéenne.

---

(1) Fragment trouvé par Morris dans un manuscrit de Goethe: *Goethe-Jahrbuch*, 25 (1904), p. 65.

Hélène, revenue de Troie, se trouve avec ses compagnons devant un palais qui est bien celui de Ménélas son époux ; elle est à Sparte, et non en Germanie. Phorkyas, c'est-à-dire Mephisto, lui raconte qu'en son absence un nouveau peuple est sorti de la nuit cimmérienne pour s'installer dans les montagnes de Laconie. Or, comme Ménélas veut mettre à mort son épouse infidèle, Hélène accepte la proposition de Phorkyas, qui se charge de la conduire à l'aust, seigneur du burg voisin. Un brouillard s'élève du lit de l'Eurotas ; on entend au loin le chant des cygnes du fleuve, et soudain, de la brume émerge un château « moyenâgeux », où la Lacédémonienne est reçue par le chevalier cimmérien, qui s'unira à la beauté grecque dans les bosquets ombreux de l'Arcadie idyllique. Du scénario original, seule a subsisté la chronologie fictive, c'est-à-dire l'époque des Croisades. Mais le rendez-vous des deux héros a été transiéfé de la vallée du Rhin dans la Morée féodale. Depuis plus de trente ans les critiques soupçonnent que cette modification du plan primitif de l'*Helenaepisode* est due à l'influence exercée sur Goethe par des lectures historiques qu'il aurait faites entre 1816 et 1825. Car il est difficile, en lisant la description du château-fort voisin de Sparte et les allusions précises au système féodal apporté d'Occident sur le sol classique par les Cimmériens (l'aust découpe le pays en seigneuries), il est difficile, dis-je, de croire que Goethe, dans cette *fantasmagorie*, n'ait pas songé tout le temps à la conquête du Péloponèse par nos barons, au lendemain de la IV<sup>e</sup> Croisade, à ce que les Grecs d'aujourd'hui appellent la « francocratie » en Morée. Et l'archéologue Baumeister (1) précisa le premier que ce château franc, proche de Sparte, ne pouvait être que Mistra. On sait que Mistra (anciennement Myzithras) est la Sparte médiévale. Le nom de Pompéi byzantine est donné fort justement par les touristes modernes à cette vaste cité en ruines qui, avec ses murailles, son *Palais des Despotes*, ses églises du XIII<sup>e</sup>, du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècles, décorées de fresques admirables, s'étage sur un mamelon du Taygète couronné par le château-fort de Villehardouin. Ce château, bâti par Guillaume II de Villehardouin (1245 à 1278), fut parmi les cinq forteresses rétrocédées par les Francs aux Byzantins après la désastreuse bataille de Pélagonia en Macédoine, où Jean Paléologue avait fait prisonnière toute la chevalerie latine de la Morée. Et c'est pourquoi la ville qui dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle s'éleva au pied du château franc reconquis, est purement byzantine. Mistra, appelée jadis la merveille de la Morée (*Mistra mostra tou Moria*), mais

---

(1) *Goethe-Jahrbuch*, 17 (1896), 214 à 218.

oubliée pendant des siècles, est redevenue célèbre de nos jours grâce surtout aux savantes recherches de l'archéologue français Gabriel Millet. Chère aux byzantinistes, doit-elle l'être aussi à tout homme cultivé pour avoir inspiré quelques pages de l'un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle? Mistra est-elle *die Faustburg*? La chose nous a toujours paru certaine. Néanmoins la lecture de la copieuse *littérature* qui a fleuri autour de ce sujet depuis l'article de Baumeister laisse une impression d'incertitude. Pourquoi? Mettons de côté des « difficultés » mineures, qui ne sauraient embarrasser que des pédants. A. Trendelenburg s'inquiète de l'orientation : Mistra (1) est à l'ouest de Sparte, la *Faustburg* au nord de cette ville! Mais peut-être le champion le plus convaincu de la thèse Mistra-Faustburg avait-il été trop loin, avait-il voulu trop prouver en affirmant : 1° que Goethe avait dans le 3<sup>e</sup> acte du second Faust représenté sous l'apparence de son héros Guillaume II de Villehardouin lui-même, châtelain fondateur de Mistra, lequel avait épousé une princesse grecque (2); 2° que la source directe de Goethe avait été la *Chronique de Morée*, dont le texte français fut publié pour la première fois par Buchon (1825).

Or, la bibliothèque de Weimar ne possédait pas cette publication de Buchon. Et cette circonstance parut un instant fatale à la théorie Mistra-Faustburg, John Schmitt ayant eu l'imprudencce de prétendre que la chronique de Morée était *la seule source possible* de Goethe. Ainsi M. Pniower (3) dont la compétence est redoutable, s'est montré fort maussade pour cette séduisante hypothèse, et il conclut avec un parfait scepticisme : *So bleibt die Frage, woher Goethe die Anregung geschöpft habe, Faust zu einem fränkisch-peloponnesischen Feudalherrn zu machen, noch offen*. Le très compétent historien de l'empire latin, Ernest Gerland, tout en réfutant lui aussi la théorie de Schmitt, restait persuadé que Goethe avait connu Mistra, soit par quelque histoire de la IV<sup>e</sup> Croisade, soit par les gravures d'ouvrages vénitiens sur *le Royaume de Morée*. Telle était aussi l'opinion du regretté Adolphe Struck (4), qui a mis en tête de tous les chapitres de son beau livre illustré sur Mistra des épi-graphes empruntées au second Faust, et qui a commenté par les

---

(1) Zu Goethes « Faust ». Berlin-Leipzig 1919, VIII, *Die Oertlichkeit der Faustburg in der Helena*, p. 111 à 124.

(2) JOHN SCHMITT, *The Chronicle of Morea*. London 1904, pp. VIII à LXVI. IDEM, *Die Chronik von Morea als eine Quelle zum Faust*. Leipzig, 1904.

(3) *Deutsche Literaturzeitung*, XXV (1904), 3, 1748.

(4) STRUCK, *Mistra, eine mittelalterliche Ruinenstadt*, Wien-Leipzig, 1910.

monuments des tirades entières du poème, notamment la description du château, stupéfiante de vérité, et qui ferait croire que Phorkyas-Méphisto a transporté un jour l'Olympien de Weimar sur ce contrefort du Taygète où il lui a plu de marier la pensée médiévale et la beauté hellénique ! Mais l'enthousiasme de Struck ne parut point persuasif.

En 1912, L. Weber écrivait (1) « jusqu'aujourd'hui, il est impossible de décider comment Goethe a pu avoir connaissance de l'épisode de la domination franque dans le Péloponèse, épisode qui de son temps était absolument ignoré ». Enfin en 1929 M. A. A. Vasiliev, qui consacre toute une page de son *History of the Byzantine Empire* à la question de Mistra, et qui cite tout au long, dans une excellente traduction anglaise, la description de Phorkyas :

*There in the mountain vale behind a stalwart race  
Themselves establish'd, pressing from Cimmerian night  
And have uprear'd a fastness inaccessible,  
Whence land and folk around they harry, as they list, (2)*

M. A. A. Vasiliev tourne court, et dit sèchement, comme s'il tenait à dissiper un mirage (3) :

« But it must be noted that this hypothesis of Schmitt is definitely confuted by other scholars ».

J'avais protesté dans notre *Byzantion* contre cet agnosticisme. Et j'avais raison, car le perspicace byzantiniste hongrois, M. J. Moravcsik, vient de nous apporter « du nouveau » sur la question Mistra-Faustburg (4). Il pense que la source de Goethe ne fut pas la chronique de Morée, mais une chronique en langue vulgaire attribuée à Dorothee de Monemvasie, prodigieusement répandue parmi les Grecs au XVII<sup>e</sup>, au XVIII<sup>e</sup> et même au début du XIX<sup>e</sup> siècle. On en connaît 19 éditions (1631, 1635, 1637, 1676, 1681, 1684, 1685, 1686, 1691, 1743, 1750, 1761, 1763, 1781, 1786, 1798, 1806, 1814, 1818). A la fin de cette chronique se trouvent divers appendices, notamment celui-ci, dont l'auteur est inconnu, et qui ne dépend qu'en partie de la chronique de Morée, car il contient de nombreux détails

---

(1) L. WEBER, *Im Banne Homers. Eindrücke einer Hellasfahrt*. Leipzig, 1912, p. 262.

(2) FAUST, II, 3 (vers 8999 sqq.)

(3) A.-A. VASILIEV, *History of the Byzantine Empire*, II, pp. 131-132; H. GRÉGOIRE, *Byzantion*, V, p. 741.

(4) J. MORAVCSIK, *Zur Quellenfrage der Helenaepisode in Goethes Faust*, dans *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, VIII (1930), pp. 41 à 56.



qui ne se lisent dans aucune des versions connues de la dite chronique. Je pense rendre service aux *Goetheforscher* en traduisant quelques passages du pseudo-Dorothee. Après la conquête de diverses villes de la Morée, Guillaume de Champlitte retourne dans sa patrie et remet le pouvoir à messire Geoffroi (Geoffroi 1<sup>er</sup> de Villehardouin), qui partage le territoire conquis entre les divers chevaliers : *Et les seigneurs et leurs armées se réunirent à Andravida, et sur l'ordre du comte messire Guillaume, il partagea les terres à ses seigneurs.* (Dorothee de Monemvasie (1), édition de Venise de 1786, p. 468). Après lui régnèrent Geoffroi II et Guillaume II de Villehardouin. Ce dernier bâtit la citadelle de Mistra, près de Sparte, dont voici l'histoire traduite du grec vulgaire du bon « Dorothee » : « *Et le prince lui-même vint chevauchant depuis Monemvasie, et il s'en vint à Lacédémone, et il tint conseil (κοινόςχρον) avec ses seigneurs et il leur demanda quel endroit leur plaisait pour y construire un château fort et sûr et ils lui conseillèrent de le faire sur la montagne de Lacédémone, distante d'à peu près deux milles, pour ce qu'il n'y a point de lieu meilleur ni plus fort que celui-là. Et leur conseil, et le lieu plurent au prince, et sur le champ il ordonna que s'assemblassent maîtres maçons et leurs aides, et ils apportèrent tous matériaux, et chaux, et pierres, et bois et autres matériaux de construction. Et ainsi il commencèrent de construire le château et ils le terminèrent, et ils le firent haut et très beau, et il le nomma Myzithras, car c'était ainsi qu'on appelait le lieu, et en grec (ancien), il se disait Sparte. Lacédémone est en bas dans la plaine. Et là-haut Mistra était un très hautain castel et plein d'hommes valeureux, mais au jour d'aujourd'hui il est désert (p. 470) ».*

Terminons par le passage qui concerne l'épouse du fondateur de Mistra. Guillaume II de Villehardouin épousa la princesse Anne, fille du despote Michel II Ange d'Epire.

Dorothee : *Et il avait une sœur très belle et très gracieuse de tête et de tout le corps, comme une seconde Hélène de Ménélas. Sans qu'elle eût besoin de se parer, elle était parée de sa beauté, et il la donna pour femme à messire Guillaume, le prince de Morée (p. 486).* Bien que, nous le répétons, la *Chronique de Morée* soit en général la source de la *Chronique de Monemvasie*, les traits les plus frap-

(1) Titre exact de la chronique

Βιβλίον ιστορικόν περιέχον ἐν συνόψει διαφόρους καὶ ἐξόχους ιστορίας, ἀρχόμενον ἀπὸ κτίσεως κόσμου μέχρι τῆς ἀλώσεως Κωνσταντινουπόλεως καὶ τῶν ἀκολούθων Σουλτανῶν, συλλεχθὲν μὲν ἐκ διαφόρων ἀκριβοῶν ιστοριῶν καὶ εἰς τὴν κοινὴν γλώτταν μεταγλωττισθὲν παρὰ τοῦ ἱερωτάτου μητροπολίτου Μονεμβασίας, κυρίου Δωροθέου. Ἐνετίησιν 1786.

pants, dans les passages qu'on vient de lire, appartiennent en propre au pseudo-Dorothee. Ainsi, la chronique ne donne point de détails sur la construction du château, n'identifie pas Mistra avec Sparte, ne s'étend pas sur la beauté de la princesse Anne, et surtout ne la compare pas à Hélène.

C'est pourquoi M. Moravcsik, auteur de cette curieuse découverte, est convaincu qu'il a trouvé la clé du problème. Entre 1816 et 1825, il s'est évidemment passé quelque chose dans l'esprit de Goethe qui a soudainement produit la cristallisation de l'épisode dans sa forme actuelle. C'est d'ailleurs Goethe lui-même qui le dit en 1828 dans une confession fameuse : « J'ai mis cinquante ans à le concevoir. Il y a là des choses qui datent des tous premiers temps où je m'occupai de Faust; d'autres ont pris naissance aux époques les plus diverses de ma vie. Lorsque je voulus fondre tout cela en un seul ensemble, pendant longtemps je ne sus comment m'y prendre. Enfin, on eût dit que les écailles me tombaient des yeux. Je me dis : ce ne peut être qu'ainsi, et non pas autrement ».

M. Moravcsik, comme d'ailleurs John Schmitt, interprète ainsi ce texte de Goethe : L'épisode d'Hélène doit sa forme définitive à une inspiration soudaine, cette « inspiration », c'est la découverte qu'Hélène et Faust pouvaient très naturellement se rencontrer sur le sol de la Grèce. Ainsi la forme finale de l'épisode suppose de la part de Goethe la connaissance de la domination franque en Morée. Or si Goethe a lu, ou si l'un de ses amis grecs lui a lu cette page de la chronique de Dorothee de Monemvasie, où il est dit que le seigneur féodal de Mistra-Sparte a épousé... une Hélène, ce dut être pour le poète plus qu'un trait de lumière. Ce fut, proprement « l'éclair créateur ».

Il n'est pas prouvé, il paraît même improbable que Goethe ait lu la *Chronique de Morée*. Est-il prouvé, ou tout au moins est-il probable qu'il ait lu la *Chronique de Dorothee*? Goethe, fort intéressé, comme toute la société de son temps, par la guerre de l'indépendance hellénique, surtout depuis la participation à cette guerre de son émule Lord Byron, avait appris le grec moderne, fréquentait nombre de Grecs; il commença en 1822-23 à traduire des chants populaires néo-grècs, et, en 1825, l'année même où il reprend pour la dernière fois son Hélène, il lit successivement les ouvrages des voyageurs en Grèce : Gell, Barthélemy, Dodwell, Stanhope, Depping, Williams (1) où il put trouver un feuillet intitulé : *Mistra, the ancient Sparta*, Blaquière et Castellan. Dans tous ces ouvrages, ce qui

---

(1) *Select views in Greece*, London, Edinburgh, 1824-1827 en plusieurs fascicules.

attire surtout son attention, d'après son propre journal, c'est la Morée. Citons ces extraits caractéristiques des fameux « Tagebücher ». 7 avril : « Beschäftigung mit der Topographie von Morea », 9 juin : « Die Topographie von Morea sorgfältig weiter studiert », et le 2 juin : « Morea aus der Grossherzogl. Militärbibliothek ».

Goethe ne cite nulle part l'œuvre de Dorothée, mais il a lu bien des choses dont il ne rend compte dans son journal que collectivement pour ainsi dire. Ainsi, le 4 novembre 1822, il note dans son carnet : *Sendung von Conta mit bedeutenden Nachrichten von Griechischen, Türkischen, und anderen Geschichten.*

Nous pouvons nous associer pleinement à la conclusion du savant hongrois : « Si notre supposition est juste, et si Goethe connaissait la Chronique de Dorothée, nous pouvons y reconnaître avec certitude la source de l'épisode d'Hélène. En tous cas il est certain que l'imagination de l'auteur anonyme de la notice : *Quand les Francs prirent la Morée* avait pour ainsi dire confondu l'épouse du seigneur de Mistra avec Hélène de Sparte ». Et Goethe, comme tous les poètes, était grand dissimulateur d'emprunts.

Henri GRÉGOIRE.